

LE TEMOIGNAGE D'ALBERT MARCHAND

Fait prisonnier le 17 juillet 1944 lors des combats qui opposaient mon unité du maquis, la 2^{ème} compagnie des CFL sous les ordres du commandant TRANCART au lieu-dit côte de Peumiot, proche du village du Compeix, commune de Saint-Pierre-Bellevue sur la partie creusoise du plateau de Millevaches, à un détachement de la Brigade Jesser formée par le général JESSER en Haute-Loire et spécialement chargée de la lutte contre le « terrorisme ».

Cette brigade est entrée en Creuse du sud le 10 juillet après avoir exercé ses « talents » dans le Cantal et le Puy-de-Dôme (Bataille du Mont-Mouchet) ; elle avait pour but d'anéantir les maquis de la Creuse et de la Haute-Vienne. Elle n'a pu en fait opérer que dans la partie sud creusoise.

Cette parenthèse fermée, après ordres et contre-ordres, je n'ai pas été fusillé mais emmené le même jour à Aubusson au dernier étage du collège où nous nous sommes retrouvés entre maquisards prisonniers, un peu plus d'une centaine, peut-être deux cents.

Nous avons été passés à « la question » à la Banque de France, aujourd'hui perception, par plusieurs soldats appartenant au SD dont un grand alsacien (1.95 m environ) qui parlait un français remarquable. Ses interventions étaient musclées et nous en avons beaucoup souffert. Ils voulaient savoir où étaient implantés les maquis. Nous nous en sommes tenus à dire que nous avons été incorporés de force et que nous ignorions le nom des lieux où nous étions cantonnés.

Trois ou quatre jours après le 21, ou le 22 juillet, les Allemands nous transféraient à Clermont-Ferrand où nous étions remis entre les mains de la Gestapo et des PPF de Doriot clermontois au siège de ces derniers Place Delille. Nouvel interrogatoire au cours duquel plusieurs d'entre nous ont été mis de « côté ». Ce fut notamment le cas du Colonel MARTY, commandant l'école de la Garde, et d'un Luxembourgeois, ce dernier déserteur de l'armée allemande, lesquels, nous l'avons su par la suite, ont été fusillés.

Puis départ pour l'Allemagne le lendemain ou surlendemain, nous étions donc le 23-24 juillet.

Est-ce faute de wagons à bestiaux ou ultime action de propagande, le transport eut lieu en voitures voyageurs, toujours accompagnés par les membres du PPF et les Allemands. Des inscriptions figuraient sur les voitures selon lesquelles nous étions des volontaires pour le travail en Allemagne.

Bref nous sommes arrivés à Dijon vers le 26-27 juillet où nous avons été emmenés dans une caserne de la ville qui était placée sous le commandement d'un colonel de l'armée de l'air allemande manifestement pas nazi, car en arrivant, le chef des PPF lui dit « Mon Colonel, je remets entre vos mains une bande de terroristes » celui-ci lui répondit « Non monsieur, ce ne sont pas des terroristes mais des patriotes » !!!

Le PPF pâlit et partit aussitôt en marmonnant. Je suppose que ce colonel a dissimulé les renseignements concernant notre groupe car quatre jours après, c'est-à-dire le 31 juillet, nous partions pour l'Allemagne, toujours accompagnés par des soldats allemands et armés, mais à destination d'un camp de travail (Arbeitslager) intermédiaire entre travailleurs libres du STO et les camps de concentration.

C'est ainsi qu'arrivés le 3 août à Cologne, nous avons été dirigés vers Köln Deutz et nous y sommes restés 4 jours, juste le temps de travailler sur un aérodrome où nous avons essuyé le feu de chasseurs canadiens faisant du rase-mottes.

Le 8 août, départ pour Stolberg non loin d'Aix-la-Chapelle (AACHEN) où nous avons été répartis dans plusieurs usines. Pour ma part, j'ai travaillé à l'usine William PRYM qui avant -

guerre fabriquait des aiguilles à repriser et des épingles de sûreté, mais qui à l'époque sortait des balles de fusil en fer doux. Il s'agissait d'introduire dans des presses un fil de fer de 5 à 6 mm de diamètre se présentant sous forme de rouleau. Ces balles brutes étaient plongées dans un bain et ensuite envoyées dans une autre usine où elles étaient recouvertes d'une couche de cuivre. Chaque rouleau présentait des différences de diamètre et le produit de chacun d'entre eux était mis dans une caisse dans laquelle une fiche technique était déposée.

Nous étions logés dans une ancienne salle des fêtes et gardés lorsque nous étions au repos.

Bien que prisonniers, nous avons conservé l'esprit de Résistance et en concertation nous avons tout fait pour saboter le travail (limaille de fer mélangée à la graisse des presses, fausses manœuvres pour abîmer la forme de découpe des balles, etc.).

Un jour, l'un d'entre nous eut l'idée de mélanger les fiches techniques dans chacune des caisses de balles brutes et même de mélanger ces dernières. Elle fut suivie par beaucoup de camarades.

Mais quelques jours après cet « exploit » tout un train de caisses est revenu refusé par l'usine chargée de « finir les balles ».

Cela se produisit presque au même moment où de nombreuses presses rendaient l'âme au niveau du vilebrequin.

Le lendemain, la Gestapo et les SS pénétraient dans l'usine et embarquaient manu militari tout le monde, c'est-à-dire notre petit groupe de maquisards, les travailleurs libres (STO) et même les travailleurs volontaires, bref tous les ouvriers de l'usine, dans des wagons à bestiaux à destination de Cologne dans les locaux de l'exposition universelle « Köln IVA ».

Tout cela s'est fait dans une certaine confusion, car il faut souligner qu'à ce moment-là l'armée allemande reflueait en désordre. Nous revoyions les images de la débâcle française en 1940 et nous étions à proximité des ouvrages de la « ligne Siegfried ». Ceux de nos camarades qui travaillaient de nuit avaient été appréhendés dans leurs baraques par des Volkssturm et un certain nombre (très peu), avertis, ont pu s'évader dans la confusion générale. La plupart ont d'ailleurs été repris les jours suivants, trois ou quatre ont réussi à passer les lignes allemandes et rejoindre les troupes alliées.

A Cologne, notre groupe vint se fondre avec des éléments des rescapés du « train du Loos », dernier convoi parti de France depuis la prison de Loos dans la région de Lille et des membres de l'Action catholique en Allemagne constituée de prêtres, de séminaristes ou jocistes [Jeunesse Ouvrière Chrétienne] venus de France, rejoints par des requis du STO et de prisonniers de guerre transformés [en travailleurs libres].

Ils s'étaient d'abord assigné comme tâche d'apporter un soutien spirituel aux travailleurs français exilés, notamment par l'organisation de messes clandestines, visites aux malades mais aussi d'activités anti-allemandes, écoute de radios étrangères, sabotages, participations à des chaînes d'évasion.

C'est un « transport » de près de 900 personnes de 13 nationalités différentes qui sont parties le 15 septembre pour arriver à Buchenwald le 17 septembre 1944.

Pour dire la vérité, personne n'avait une idée de l'endroit où l'on nous avait emmenés. La descente du wagon nous l'apprenait, aussitôt les pieds mis sur le quai de la gare de Buchenwald. Cela n'allait pas assez vite au gré des SS qui par des coups de crosse de fusil et de matraque, avec l'aide des chiens, ont accéléré le mouvement entre la gare et l'entrée du camp sur la route dénommée « Karacho Weg ».

Un gradé SS nous invectivait. Mon voisin qui comprenait parfaitement l'allemand devint « blanc ». Je lui demandais aussitôt le pourquoi ? Il me répondit complètement affolé : « Où sommes-nous arrivés ? Il dit qu'ici on rentre par la porte et on en sort par la cheminée du crématoire ». J'ai su par la suite que c'était un procédé employé dans tous les camps de concentration nazis destiné à saper le moral des entrants. Un certain nombre d'entre nous fut effectivement très choqué par ces propos et considérèrent qu'ils étaient perdus. Y a-t-il eu une répercussion sur leur organisme, toujours est-il que la plupart de ceux qui ont réagi ainsi moururent quelques semaines après de dysenterie.

Autre découverte rapide des règles du camp passée l'entrée devant la grille sur laquelle était inscrite la devise du camp « Jedem das Seine » (chacun son dû). J'avais gardé sur ma tête mon chapeau alors qu'un SS hurlait un ordre « Mützen Ab » (découvrez-vous) en passant devant lui, j'ai reçu une « volée de bois vert » coups de schlague, coups de pieds à terre, etc., c'est à moitié assommé, soutenu par des camarades que je suis parvenu à l'Effektenkammer, bâtiment en dur où dans un premier temps on nous a mis tout nus. Nos vêtements, nos montres, nos bagues et différents bijoux ont été confisqués.

Je me souviens d'un camarade à qui l'on avait enlevé une gourmette, cadeau de sa mère : il était désespéré... Une batterie de « friseurs-coiffeurs » nous a pris en charge et toutes les parties poilues de notre corps ont été tondues.

Après la douche et un bain dans un liquide désinfectant, on nous a donné nos vêtements de bagnard et notre numéro matricule, deux bouts de tissu sur lesquels figurait le numéro, accompagné de 2 triangles rouges avec un « F » imprimé au milieu. On nous a bien spécifié que désormais on nous appellerait par ce seul numéro. J'ai hérité pour ma part du matricule 81703.

Ce numéro devait être cousu sur la jambe droite du pantalon avec le triangle dessous, le second était cousu sur le côté gauche de la veste avec le triangle également dessous.

Détail important : nous sommes arrivés quelques jours après le bombardement des casernes SS et des usines, la « Gustloff » et la Mibau, qui avait profondément désorganisé le système SS ; l'Effektenkammer était en rupture de stock pour les « claquettes » et nous avons conservé nos chaussures.

Pour ma part, je disposais d'une paire de brodequins de l'armée anglaise, très solides, ce sont eux à qui je dois la vie entre autres car avec des claquettes, mes pieds auraient été gelés comme ce fut le cas pour de nombreux camarades et plus tard, lors des marches de la mort, j'ai pu avancer plus facilement que ceux équipés de claquettes.

Nous étions donc devenus des numéros des « Stück » lors des appels faits en allemand, il fallait répondre aussitôt sinon c'était les coups. J'ai vite fait d'apprendre le mien, la même aventure que lors de l'arrivée au camp m'est arrivée, cela ne s'est pas reproduit...

Nous avons été dirigés dans la partie basse du camp appelé « camp de toiles », en quarantaine. Nous couchions à même la terre, entassés sous de grandes tentes de type marabout avec une seule couverture. Lorsqu'un camarade était dans l'obligation d'aller faire ses besoins, il devait enjamber ceux qui étaient couchés, des protestations s'élevaient surtout lorsque le malheureux souffrait déjà de *dysenterie* et ne pouvait se retenir aspergeant ses camarades au passage. C'était le début de la misère !

Ce camp de toiles disposait de WC consistant en un grand trou sur le côté duquel était posé un tronc d'arbre, il fallait s'asseoir dessus et se libérer à l'air libre devant tout le monde, la pudeur avait vite disparu avec les besoins !

Quelques jours après, un médecin déporté français venait nous faire sous forme de piqûre au pectoral droit « un vaccin ». Il était incapable de nous dire de quel vaccin il

s'agissait mais il s'est voulu rassurant en nous indiquant que c'était un produit « Bayer », donc une sérieuse référence !

Y a-t-il eu un lien de cause à effet entre ce vaccin et la vague de typhus qui s'en est suivie ? Toujours est-il qu'une quinzaine de jours après, j'étais avec un grand nombre de camarades atteint du typhus et dirigé sur le block 46.

Après un long coma, au cours duquel je ne me souviens que des enveloppements froids pratiqués pour faire tomber la fièvre, je me suis un beau jour réveillé dans un piteux état. Je me souviens d'une visite faite par des hommes habillés en blanc (toute une cohorte ressemblant à un professeur suivi des élèves dans un service hospitalier universitaire) au cours de laquelle des prélèvements sanguins ont été fait sur des plaquettes. Suivit une longue convalescence au cours de laquelle nous avons constaté que lorsque toute fièvre avait disparu le renvoi vers le camp était immédiat. Aussi les plus dégourdis, et j'en fus, « astiquaient » le thermomètre.

Il fallait à tout prix rester le plus longtemps possible pour gagner du temps et éviter le travail en Kommando et les appels du soir, ô combien meurtriers, et puis les nouveaux typhiques arrivaient régulièrement ; étant dans le coma, ils ne pouvaient manger leur ration qui leur était réglementairement donnée. Nous en profitions pour nous refaire une santé comme cela avait été fait par d'autres lorsque nous étions dans le même cas.

Nous avons été plusieurs à suivre cette filière et ainsi, nous sommes restés au block 46 un peu plus de trois mois.

C'est donc fin décembre que notre bande de survivants du typhus a eu la chance d'être affectée au block 10 constitué d'une majorité de francophones (Français et Belges). Était-ce en récompense des résultats médicaux obtenus ? Toujours est-il qu'être affecté au grand camp, dans un block francophone, c'était éviter le contact avec les Russes chapardeurs et les Polonais vindicatifs à l'égard des Français.

C'est donc courant 44 que notre petit groupe de rescapés du typhus a pris contact avec la vraie vie concentrationnaire de Buchenwald.

Lever à 4 heures ½, ablutions, désignations des camarades devant porter le ravitaillement à partir de la cuisine (bouteillons de café, pain, margarine ou saucisson ou fromage...).

Répartition de la nourriture par le chef de table, partage du pain surtout (au début une boule de pain d'un kilo pour 10, vers la fin pour 20, 25 voire 30 et les derniers jours plus rien) on peut imaginer les conflits que cette opération engendrait.

5 heures ½, tout le monde dehors pour l'appel du matin. A partir de janvier-février, les SS ne comptaient plus les détenus le matin.

Puis départ au travail en Kommando jusqu'à 17 heures. Nous avions une heure pour récupérer la soupe, les bouteillons comme le matin étaient donnés aux cuisines. Elle était distribuée par le Stubedienst. Les cuisines faisaient de gros efforts pour en varier la composition (aux orties, aux rutabagas, aux feuilles de betteraves, etc.) ceux qui étaient servis les derniers pouvaient avoir, les bons jours, quelques pommes de terre qui étaient au fond du bouteillon, mais les places étaient chères.

18 heures : appel du soir. On rejoignait la place d'appel aux sons de l'orchestre du camp. Les musiciens avaient un uniforme d'opérette, il s'agissait pour la plupart de Luxembourgeois, pourquoi ? je l'ignore, mais à mon retour en écoutant radio Luxembourg j'ai souvent entendu des airs de musique militaire, les mêmes que ceux qui étaient joués par l'orchestre de Buchenwald.

Il fallait marcher au pas cadencé et se mettre par cinq dans un alignement parfait sinon la schlague tombait.

C'était ensuite le comptage, toujours laborieux ; nous étions souvent encore sur la place d'appel passé 22 heures voire 23 heures.

Un soir d'hiver, où il faisait une température guère supérieure à -25 ° (les lampes des projecteurs du camp éclataient) un Russe sans doute harassé par le travail de la journée était allé se reposer dans le châlit entre 17 et 18 heures. Il ne s'était pas réveillé pour rejoindre la place d'appel. Nous sommes restés au garde à vous jusqu'à minuit passé. Notre calvaire prit fin quand le Russe fut retrouvé. Il arriva sur la place où il mourut accablé de coups.

En règle générale, plus les appels étaient longs, plus les nouvelles des différents fronts étaient mauvaises pour les Allemands... C'était une consolation, mais combien de camarades en moururent (de pneumonie, pleurésie, tuberculose...).

Enfin les blocks étaient rejoints où nous couchions tout habillés et chaussures aux pieds car on ne voulait pas courir le risque de se retrouver tout nu le lendemain pour aller en Kommando. Nous étions quatre par emplacement de châlit, très serrés les uns contre les autres et tête bêche pour pouvoir se loger (40 cm environ).

Un détail qui ne manque pas d'importance, la paille du châlit où nous couchions, était tellement remplie de vermine qu'elle paraissait remuer toute seule. Nous étions couverts de puces, de poux de peau, de punaises : enfin toute la panoplie de petits insectes qui apparaissent en même temps que la grande misère. Si dans la journée, au froid, leur activité était pratiquement nulle, il en était différemment avec la chaleur. Toutes les nuits, nous étions piqués de toutes parts et le sommeil était de courte durée. A propos de la vermine, les SS étaient sourcilleux en paroles et en matière de propagande ; certains murs étaient garnis d'affiches portant la recommandation suivante : « Eine Laus - Dein Tod » (Un pou - Ta mort).

C'est pourquoi environ une fois par mois, nous subissions la désinfection. On nous passait à la douche comme à l'entrée du camp ; bain désinfectant et un déporté se tenait à la sortie du bâtiment tenant d'une main un genre de pot de peinture et de l'autre un gros pinceau. Le pot contenait du *grésil* et nous recevions un coup de pinceau préalablement trempé dans le pot, entre les jambes et sous les bras. Après ce traitement, la peau partait. Les coiffeurs nous avaient tondus, les cheveux ayant poussé, un coup de tondeuse était donné au milieu du crâne, un SS faisant preuve d'humour avait baptisé cette raie la « strasse » (la rue). Quand les cheveux avaient poussé au milieu on nous tondait de chaque côté nous avions alors une crête, comme des Iroquois.

Tondus et mouillés, on nous jetait dehors, avec, pour se sécher, un drap pour 20 ou 30, où nous attendions parfois plus d'une heure que nos vêtements passés à l'étuve nous soient rendus. Il nous est arrivé d'attendre ainsi sous -15°.

Nous nous agglutinions les uns les autres pour nous protéger du froid. Malheur à ceux qui se trouvaient à l'extérieur du rond. Un grand nombre tombait pour ne pas se relever. Bien entendu, dès que nous montions sur le châlit nous avions autant de vermine sur nous. Tout était motif à nous faire disparaître. Ce que je décris n'est qu'une petite partie des maltraitements que nous subissions.

Depuis le bombardement, sauf pour ceux qui travaillaient en usine, soit dans ce qui restait de la Gustloff, soit à Weimar, nous n'avions pas de Kommando attiré.

Les Kapos avaient besoin de 100, 200 hommes ou plus, c'étaient les prisonniers les plus proches de l'appel qui étaient pris.

C'est ainsi que, n'étant pas « spécialiste » (étudiant), j'ai été affecté au hasard à plusieurs Kommandos :

- Déblaiement des restes de l'usine MIBAU où se fabriquaient des pièces pour V2, entièrement détruite le 25 août.
- Creusement des tranchées pour l'écoulement des eaux, il faisait entre -20° et -25°, la terre profondément gelée ne permettait pas d'avancer rapidement et les coups pleuvaient (Strafkommando).
- Réparation des voies de chemin de fer. Les rails étaient très lourds et bien que nous étions nombreux pour les manipuler, il arrivait souvent qu'un ou plusieurs déportés défaillants lâchent le rail qui tombait lourdement parfois sur un pied fracassant les os, ce qui entraînait inmanquablement à échéance la mort de la victime.

Personnellement, il m'est arrivé la mésaventure suivante : il faisait très froid, j'avais saisi le rail à main nue et cette fois ci, ce que j'ai indiqué plus haut est arrivé. J'ai dû lâcher le rail, mais toute la peau des mains est partie avec le rail et comme d'habitude, dans ces cas-là, la schlague du Kapo et du Vorarbeiter est tombée. Par la suite, j'ai utilisé mes « chaussettes russes » pour me protéger les mains.

En définitive, c'est peut-être à la Steinbruch (la carrière) que j'avais trouvé un poste plus intéressant et je faisais tout mon possible pour accéder à ce Kommando tous les matins où j'étais obligé d'aller au travail.

A la carrière, les déportés extrayaient des blocs de grès à la barre à mine (les explosifs étaient prohibés).

Ces blocs se présentaient sous forme de strates et lorsqu'ils cédaient, ils tombaient brusquement ; beaucoup de camarades ont été écrasés lors de ces opérations.

J'ai eu la chance d'être affecté au concasseur : une partie de ces blocs, une fois concassés, servait de tout-venant pour les routes.

Il fallait toujours paraître actif, les SS nous surveillaient au-dessus de la carrière et le Kapo et le Vorarbeiter cognaient lorsque le rythme ralentissait.

Les Russes étaient experts en simulation de travail et lorsqu'ils jugeaient que nous nous activions trop, ils nous invitaient à ralentir « Pomalo » (doucement).

De toutes façons, il était indispensable de se remuer pour se réchauffer ; l'hiver 44-45 a été très dur et la température était la plupart du temps inférieure à -20 °.

Et le vent... le vent de Buchenwald était redouté. Le camp de Buchenwald était situé au nord et le vent venait de la lointaine vallée d'Erfurt juste en face de la carrière.

Beaucoup de camarades sont morts pétrifiés par le froid.

Mon plus proche collègue du concasseur a eu les pieds gelés, ses orteils étaient d'une couleur allant du blanc au noir, il souffrait atrocement. Il a été emporté par la gangrène.

Quoi qu'il en soit, il fallait toujours être sur le qui-vive, un mauvais coup donné par le Kapo ou le Vorarbeiter pouvait vous tuer à chaque instant.

Il ne se passait pas un jour où il n'y avait pas de morts que nous devions ramener au camp, car nous étions comptés à l'aller et au retour. Nous partions 200 en Kommando, on devait être 200 au retour, vivants ou morts.

Bien qu'âgé de 16 ans à l'époque, étant un « terroriste », j'ai subi le même traitement que mes camarades adultes et compte tenu des conditions de travail, je n'aurais pas pu tenir tout l'hiver si j'avais été obligé de travailler tous les jours. Il était indispensable de trouver un défaut dans le système pour échapper le plus possible au travail.

J'ai testé plusieurs possibilités : se cacher dans des tonneaux vides près de la cuisine pendant l'appel et vagabonder dans le camp dans la journée : trop dangereux car il fallait souvent éviter les « Lagerschutz ».

Un jour, malade, je me suis hasardé d'aller au « Revier » (l'infirmierie) pour obtenir un bon de « Schonung » ; j'ai obtenu un jour de repos au block. Par la suite, je me suis souvent glissé dans la colonne des candidats au « Schonung » et dans la nuit je m'éclipsais avant d'arriver au « Revier ». Je rentrais plus tard au block en me servant du vieux bon ou la plupart du temps en rentrant par une fenêtre du dortoir préalablement entr'ouverte, le Stubedienst fermait les yeux car je faisais le ménage de la chambrée à sa place : il fallait rendre propres les allées autour des châlits qui tous les matins étaient couvertes d'excréments que les dysentériques échappaient la nuit en allant aux waters.

J'ai ainsi travaillé à peu près la moitié du temps, ce qui m'a permis de tenir. Certes si j'avais été surpris lorsque je n'étais pas en règle, j'aurais eu droit à un transport pour un de ces Kommandos dont on ne revenait pas, mais il n'y avait pas d'autres solutions.

Il fallait aussi avoir de la chance ; je me souviendrai toujours de ce matin de janvier 1945, le 5 probablement, je n'avais pas réussi à éviter l'appel du matin, or ce jour-là, un SS suivi d'un déporté travaillant à « l'Arbeitsstatistik » passa dans nos rangs pour désigner ceux d'entre nous jugés les plus solides. Dans un premier temps le SS me fit sortir du rang, puis se ravisant il me demanda mon âge « wieviel Jahre » je répondis en allemand 16 ans « sechzehn » : c'était mon âge. Il fit un long geste du bras et me fit reprendre ma place initiale en poussant un « aach » qui me soulagea énormément. J'avais pressenti avoir échappé à un grave danger. C'est le seul sentiment d'humanité que j'ai connu de la part d'un SS. Peut-être avait-il un enfant de mon âge. En tous les cas, une fois de plus, j'avais la vie sauve.

C'était la seule fois où les SS avaient pris en main la désignation de déportés pour un transport sans passer par « l'Arbeitsstatistik ». J'ai su par la suite que ce SS m'avait évité le pire puisqu'il s'agissait de renouveler l'effectif du Kommando S III Ohrdruf (3000 détenus par mois) à l'époque 14 000 y avaient déjà trouvé la mort. A noter que c'est dans ce transport que Marcel MICHELIN et beaucoup d'autres disparurent.

Arriva le 7 ou 8 avril. Nous entendions le bruit du canon, les Alliés n'étaient plus très loin.

Le camp était surpeuplé par le reflux de nombreux Kommandos extérieurs du camp à la suite de l'avance américaine et russe. Environ 50 000 déportés, alors que le camp avait une capacité de 30 000.

Les SS décidèrent donc d'évacuer le camp en commençant tout naturellement par les baraques les plus proches, c'est-à-dire celles du grand camp. Les Lagerschutz sur ordre fermèrent brusquement les barrières qui séparaient le grand camp du petit camp et formèrent un barrage devant la rue qui passait devant le crématoire et menait aux cuisines.

Si un bon nombre d'entre nous paniquèrent et sortirent de leur block pour tenter de passer dans le petit camp, beaucoup et j'en fus, restèrent dans leur block, décidés à ne pas obtempérer aux ordres des Lagerschutz, c'est alors que les SS avec leurs chiens pénétrèrent dans les blocks et nous délogèrent sans ménagement. Quelques-uns furent mordus et devaient par la suite en mourir au cours du transport.

Nous fûmes ainsi embarqués sans aucune nourriture dans des wagons minéraliers, c'est-à-dire découverts, à raison de 130, 140 dans chacun d'eux.

Combien étions-nous ? 4 000 ? 5 000 ?

Nous partions pour un long périple. Leipzig, Chemnitz, Plauen, Cheb, Marienbad, arrêt non loin de Tachau (actuellement Tachov), où tous les survivants sont descendus pour

rejoindre à pied le camp de Flossenburg après avoir traversé les monts de Bohême ; à noter qu'à la descente du train nous avons perdu près de la moitié des effectifs partis de Buchenwald. Heureusement, lors du trajet Tachov-Flossenburg, nous avons pu boire subrepticement de l'eau sur le bord de la route (nous avons essuyé de violents orages) et arracher quelques pissenlits et autres herbes poussant sur la berme.

Notre arrivée était signalée, car dès notre apparition aux portes du camp de Flossenburg, une haie de SS armés de matraques nous attendait. Un prétexte pour abattre bon nombre de nos camarades qui comme les autres n'étaient pourtant pas dans leur meilleur état. Toujours aux aguets, je me suis arrangé pour passer au milieu et ainsi éviter les coups.

Après une distribution d'un semblant de soupe au cours de laquelle de nombreux coups de louche furent agilement distribués par des Stubedienst zélés, nous fûmes parqués pour la nuit dans des hangars de l'usine de construction de Messerschmit 109.

Le lendemain 17 avril, je crois, nous repartions sur la route après avoir reçu, je me rappelle bien, un litre de blé.

Nous avons marché, marché... jour et nuit sous la pluie, les orages impressionnants dans cette partie de la forêt de Bavière avec une pause d'une heure le soir et une autre, le matin.

Tous ceux d'entre nous qui n'en pouvaient plus, qui avaient « le coup de barre » selon l'expression alors utilisée étaient épaulés par les plus valides, mais arrivait un moment où les porteurs eux-mêmes épuisés ne pouvaient faire autrement que d'abandonner le camarade sur le bord de la route. Quelques secondes après claquait un coup de fusil ; les SS de service avaient accompli leur ouvrage et se terminait ainsi le chemin de croix de notre camarade.

Au fur et à mesure que les jours et les nuits se succédaient, les intervalles entre les coups de feu devenaient de plus en plus courts : c'était l'hécatombe !!!

Mais nous entendions de mieux en mieux le bruit du canon et les « Lockheed Lightning », avions américains à double fuselage que certains disaient être utilisés près du front, passaient au-dessus de nous, souvent très bas, ce qui nous permettait de nous reposer durant l'alerte. Il en est même qui s'évadaient lorsque l'environnement le permettait. Leur nombre fut néanmoins infime d'autant que les chiens étaient aussitôt lancés à leur poursuite.

Cet exode dura jusqu'au 22 avril après-midi ; les SS ne savaient plus où nous conduire, le bruit des combats se percevait de plus en plus clairement.

Une halte fut ordonnée et l'on nous parqua dans une plantation d'épicéas d'une dizaine d'années. Les SS, peut être fatigués eux aussi, nous y laissèrent toute la nuit. Nous pûmes ainsi bénéficier d'un repos nocturne que nous ne connaissions plus depuis de nombreux jours. Le lendemain matin 23 avril, c'était à nouveau le départ vers une marche sans but précis, semblait-il. Vers 11 heures le village de Pösing était traversé dans un silence impressionnant après le bruit des combats entendu encore la veille. Passé le pont sur la rivière la Regen, après avoir parcouru plusieurs kilomètres au-delà de Pösing dans la commune de Wetterfeld, nous apercevons un command-car avec un fanion orange qui arrive à toute vitesse, suivi des blindés... les Américains étaient là (Armée Patton).

Cela s'est passé très vite, toute la colonne de déportés s'est mise à plat ventre dans les fossés et aussitôt après claquaient les premiers coups de feu.

L'engagement fut très bref, les SS qui nous encadraient tentèrent de s'enfuir mais cela leur était difficile car il y avait d'un côté un gros ruisseau et de l'autre une grande terre en pente très dégagée d'une distance de plus de cent mètres entre la route et la forêt au-dessus.

La plupart des SS périrent sous les balles américaines et ce ne fut que justice. Quelques-uns, malgré tout, purent rejoindre la forêt où ils se trouvèrent à couvert.

Nous étions enfin libres, mais à quel prix. Notre nombre avait singulièrement diminué, nous n'étions plus que 500 environ.

Avec plusieurs camarades français et belges, nous nous retrouvions très vite dans le village de Pösing. La première maison de ferme, dans laquelle j'ai pénétré, comportait immédiatement la porte franchie, une cuisine. Sur le fourneau chauffait une grande casserole de lait et une autre qui contenait des pommes de terre. Ce fut la meilleure purée de notre vie. Nous nous sommes spontanément, entre francophones, formés en popote. La maison fut réquisitionnée par les Américains et mise à notre disposition le lendemain, les soldats souhaitant pour une nuit utiliser les lits pour dormir, car il y avait pas mal de temps qu'eux aussi n'avaient pas dormi dans un lit.

Le lendemain, nous tuions le cochon et nous avons fait un magnifique repas accompagné d'un peu de vin du Rhin car les troupes allemandes avaient emmagasiné dans une grange de fabuleuses réserves (tabac, vins, spiritueux, etc.) et nous les avons découvertes...

Mais dans l'état de malnutrition où nous étions (nous pesions en moyenne 35 à 40 kilogrammes), ce qui devait arriver arriva, nous fûmes tous atteints de dysenterie particulièrement tenace malgré les litres d'élixir parégorique laissés par les Américains.

Au bout d'une huitaine de jours, les troupes françaises du général Leclerc nous embarquèrent en camions bâchés via Bamberg. Halte d'un jour dans une caserne désaffectée, puis départ pour la France par le train dans des wagons à bestiaux, mais au large cette fois.

Il nous fallut bien cinq jours pour atteindre Sarrebrück où un médecin major ex-prisonnier de guerre me fit descendre pour raison sanitaire. J'avais contracté une grave broncho-pneumonie lors de l'évacuation en camions bâchés et j'étais dans un état d'extrême faiblesse. Avec plusieurs camarades dans le même cas, des soldats français nous firent hospitaliser dans une clinique sise aux environs d'Illingen. Fort bien soignés, nous pûmes repartir vers la France trois semaines environ après. Je passais la frontière au centre de Saint-Avold et arrivais à Paris le premier juin 1945. Après un bref séjour à l'hôtel Lutetia à Paris, je rejoignais Guéret et ma famille le 4 juin.

Je suis arrivé à Guéret le 4 juin 1945 et j'ai eu la chance de retrouver ma famille comme je l'avais laissée. J'imagine mal ce que cela aurait pu être si je m'étais trouvé dans la situation de la plupart des jeunes juifs dont toute la famille avait disparu.

J'étais faible : je pesais une trentaine de kilos, je n'avais pas eu le temps encore de me remettre de la broncho-pneumonie contractée en Allemagne au cours du rapatriement. Je suis resté pratiquement un mois dans ma chambre, ne désirant voir personne en dehors de mes parents.

J'avais faim. Ma mère, la pauvre femme, n'arrivait pas à me rassasier. Je mangeais à toute heure : le jour, comme la nuit. J'engraisais, chose inimaginable, d'un kilo par jour. Tout le monde en était satisfait, mais par la suite cela eu de fâcheuses répercussions sur ma santé, pas dans l'immédiat, mais environ une dizaine d'années plus tard, mon appareil digestif (foie, estomac, intestins) ne fonctionnait plus normalement.

Revenons à mon retour. Un voisin, ancien combattant de 14-18 avait conseillé à mon père de me secouer pour que je me reprenne. Il faut qu'il fasse du sport, que ses muscles se reforment, etc. De toute façon, il était nécessaire que je reprenne une vie normale.

Titulaire du brevet élémentaire, mes parents m'ont incité à poursuivre mes études de façon à obtenir au moins le baccalauréat, diplôme qui à l'époque ouvrait de bonnes perspectives.

J'ai donc intégré le Lycée de Garçons de Guéret qui n'avait pas encore été baptisé Pierre-Bourdan, en classe de seconde. En fin d'année de seconde, j'ai appris que des sessions spéciales du Bac avaient été mises en place en faveur des résistants et déportés. J'en ai demandé le bénéfice ; le recteur de l'académie de Clermont (celle de Limoges n'était pas encore en place) m'a appris que ces dispositions n'existaient plus.

J'ai donc continué le cursus normal. Bac 1^{ère} partie avec mention assez bien. Tout allait bien. Me trouver avec des jeunes de mon âge me permettait d'oublier un peu les durs moments passés en camp de concentration.

Je pratiquais du sport : le 100 mètres en athlétisme, rugby au lycée et au RCG et puis j'ai été très malade (problèmes digestifs, sinusite...). L'année de philo s'est très mal passée si bien que j'ai échoué pour la 2^{ème} partie du Bac. Il fallait que je redouble, ce que j'ai fait jusqu'au cours du 2^{ème} trimestre. Il était devenu indispensable que je travaille, mes parents étant dans l'impossibilité de continuer à prendre mes études en charge.

Il faut dire que mon père, petit épicier de quartier qui n'avait pas fait de marché noir pendant la guerre, était pratiquement ruiné à la suite de l'installation du supermarché Jocelyn qui devint par la suite Monoprix.

Mon frère a été mis en apprentissage à l'usine des bijoux Fix (Usine Savard) et grâce à M. Cerclier, député ancien chef de la résistance, j'ai été embauché en qualité d'auxiliaire à la préfecture de la Creuse le 16 avril 1949.

J'ai néanmoins, tout en travaillant, continué d'étudier la philo.

J'ai passé et réussi les épreuves du Bac philo en juin 1949.

Ma santé s'étant quelque peu rétablie, j'ai continué de faire du sport.

J'ai passé des concours à la préfecture et le 6 octobre 1952, j'ai été nommé secrétaire administratif à Caen dans le département du Calvados, j'en suis revenu en novembre 1953.

Je me suis marié le 9 janvier 1954 et au cours de l'année 1956, j'ai été de nouveau gravement malade. Atteint d'une décalcification osseuse importante, j'ai été obligé d'arrêter toute activité physique. Grâce aux bons soins de mon épouse et de ma belle-mère, j'ai pu récupérer difficilement, tout en restant fragile. Plus tard, j'ai été nommé attaché de préfecture sur concours, et j'ai eu la joie d'avoir trois filles dont l'affection est venue s'ajouter à celle de leur maman.

Au cours de la maladie dont j'ai parlé plus haut, j'ai fait plusieurs dépressions nerveuses, que j'ai pu surmonter grâce en partie à plusieurs camarades anciens déportés auxquels je dois beaucoup. Il faut dire que les horreurs que j'ai connues dans mon jeune âge m'ont profondément marqué, il faudrait être inconscient pour que cela ne fût pas.

Le témoignage que je viens de terminer m'a beaucoup coûté. J'ai passé beaucoup de nuits très inconfortables, il en est d'ailleurs toujours ainsi lorsqu'il m'arrive de me remémorer ce que j'ai connu alors que j'étais un adolescent.

J'ai rencontré le sublime et l'abject, toutes sortes de réactions bienveillantes ou malveillantes ; des hommes qui donnaient un peu de pain ou de soupe aux plus faibles en se privant, mais il y avait ceux qui réagissaient en égoïstes qu'ils étaient, et n'hésitaient pas parfois à voler la nourriture des faibles. Ceux- là étaient durement châtiés lorsqu'ils étaient pris sur le fait, voler du pain était un grave crime. C'était enlever un peu de vie à son prochain.

J'ai pu constater que les ouvriers et les paysans étaient ceux qui avaient l'attitude la plus digne dans la majorité des cas.

Cette école a été très dure, mais croyez-le, je suis sorti de cet enfer avec une expérience de la vie d'un homme parfaitement mûr. J'y ai également laissé la foi dans une religion quelconque, car si Dieu existait croyez-vous que ces choses horribles auraient pu se produire et pourraient encore se perpétrer ?

Chaque fois que je vois à la télévision des images comparables à celles que j'ai vécues, je suis désespéré...

Albert Marchand